

Approche épistémologique de la caractérologie selon le point de vue de J. C. Pariente

Vinh De Nguyen

Volume 12, numéro 1, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203269ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203269ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Nguyen, V. (1985). Approche épistémologique de la caractérologie selon le point de vue de J. C. Pariente. *Philosophiques*, 12(1), 3–31.
<https://doi.org/10.7202/203269ar>

Résumé de l'article

Cette étude a pour but d'éprouver la validité de la caractérologie au regard de l'épistémologie de J.C. Pariente. Cette épistémologie, exposée dans *Le langage et l'individuel*, requiert certaines conditions pour qu'une connaissance de l'individuel soit valable, c'est-à-dire, pour qu'elle soit à la fois conceptuelle et appropriée à son objet individuel.

En suivant l'analyse de l'entreprise de connaissance caractérologique sur un exemple concret — l'étude du caractère de Pascal —, l'étude permet de conclure que dans leurs démarches, les caractérologues ont satisfait aux exigences de l'épistémologie de Pariente. De la caractérologie, on ne pourra pas dire que, à l'instar de l'histoire, « elle n'est pas une connaissance conceptuelle de son objet ».

ARTICLES

APPROCHE ÉPISTÉMOLOGIQUE DE LA
CARACTÉROLOGIE SELON LE POINT DE VUE DE
J. C. PARIENTE

par Vinh De Nguyen

RÉSUMÉ. Cette étude a pour but d'éprouver la validité de la caractérologie au regard de l'épistémologie de J.C. Pariente. Cette épistémologie, exposée dans *Le langage et l'individuel*, requiert certaines conditions pour qu'une connaissance de l'individuel soit valable, c'est-à-dire, pour qu'elle soit à la fois conceptuelle et appropriée à son objet individuel.

En suivant l'analyse de l'entreprise de connaissance caractérologique sur un exemple concret — l'étude du caractère de Pascal —, l'étude permet de conclure que dans leurs démarches, les caractérologues ont satisfait aux exigences de l'épistémologie de Pariente. De la caractérologie, on ne pourra pas dire que, à l'instar de l'histoire, « elle n'est pas une connaissance conceptuelle de son objet ».

ABSTRACT. This study aims at putting characterology to the test of the epistemology presented in J.C. Pariente's work, *Language and the Individual*. This epistemology requires certain conditions for a knowledge of the individual to be valid, i.e., to be at the same time conceptual and adapted to its individual object.

By following characterologists in their work, the study concludes that the characterological processes have met the conditions demanded by Pariente's epistemology. So, one cannot say that characterology, like history, "is not a conceptual knowledge of its object".

Comme la psychanalyse, et peut-être plus encore que celle-ci, la caractérologie a été, depuis sa naissance, toujours en butte aux critiques de toutes parts. Certains psychologues n'ont voulu voir en elle qu'une sorte de « psychologie verbale et justifica-

tive » réduite à des « propos futiles »¹ ; d'autres dénoncent dans la caractérologie des tendances pseudo-scientifiques² ou des options métaphysiques personnelles inavouées³. Bref, la caractérologie peut être tout sauf une discipline scientifique.

Il ne semble pas que ces critiques aient découragé les caractérologues. Ce qu'on constate, en fait, c'est la vitalité d'une caractérologie se développant avec un équipement conceptuel de plus en plus élaboré, un effort de méthodologie de plus en plus vigoureux⁴. Mais devant ce développement, que peut-on affirmer quant à la valeur de la caractérologie ? L'histoire a connu un développement considérable et n'a cessé de se forger de nouveaux concepts (celui de longue durée par exemple), de nouvelles méthodes pour tenter d'accorder son discours à son objet. Cependant, sa scientificité n'est pas assurée pour autant. Sur la base d'une conception qui montre que la notion d'individu ne peut s'introduire dans la science que par la médiation d'une pratique, un épistémologue contemporain, M. G. G. Granger, n'a pas craint de dire que l'histoire

ne saurait constituer dans sa réalisation le couronnement d'une science de l'homme, et même, à proprement parler, ne peut être comptée au nombre des sciences humaines.⁵

Ce jugement ne pourrait-il pas s'appliquer à la caractérologie ? On peut même aller plus loin jusqu'à se demander si le langage de la caractérologie mérite ou non d'être considéré comme un langage de connaissance. Dans son livre sur *Le langage et l'individuel*, J. C. Pariente nous invite à distinguer un langage de la connaissance d'un langage ordinaire qui est destiné au « parler » de la vie quotidienne. Pour lui, le langage de connaissance a la possibilité de cerner l'individuel, de le comprendre à l'intérieur même de la sphère conceptuelle.

La caractérologie — dont l'objet présente un caractère individuel incontestable — s'est-elle équipée d'un langage de con-

-
1. Voir M. Boll et F. Baud, *La personnalité humaine*, p. 1.
 2. Voir L. Sève, *Marxisme et théorie de la personnalité*, p. 275.
 3. Voir F. Baud, « À propos de la caractérologie et de son histoire » in *La Caractérologie*, vol. 5, 1962, p. 153.
 4. Voir Ginette Judet, « Les facteurs caractérologiques de la personnalité », in *La Caractérologie*, vol. 1, 1961, p. 37.
 5. G. G. Granger, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, p. 206.

naissance authentique ? Dispose-t-elle des moyens propres à un langage de connaissance pour la compréhension de son objet ? Quelles sont les procédures qu'elle a mises en œuvre dans son opération de connaissance ? Quelles sont ses chances épistémologiques d'une connaissance de l'individualité particulière qu'est le caractère d'un homme ?

L'exposé qui suit tente tout d'abord de définir le point de vue épistémologique particulier que J. C. Pariente a présenté dans son ouvrage *Le langage et l'individuel*, puis de chercher, à la lumière de cette épistémologie, si la caractérologie est ou n'est pas un langage de connaissance et, dans le cas d'une réponse affirmative, de préciser la voie de connaissance sur laquelle elle s'est engagée.

*
**

I. LE POINT DE VUE DE J. C. PARIENTE.

Peut-il y avoir une connaissance de l'individuel ? Il semble qu'au premier abord, la réponse à une telle question ne puisse être que négative. En effet, connaître c'est utiliser des concepts et les concepts ne portent que sur le général, l'universel. Il n'y a de connaissance que du général, nous disait Aristote. Le concept nous renseigne sur tous les éléments d'une classe ; il nous apprend ce en quoi ces éléments sont dits éléments de cette classe ; il ne nous apprend rien sur ce qui les différencie. L'individuel en chaque élément n'est pas indiqué dans la compréhension du concept. L'individuel est un résidu qui échappe à l'emprise de ce dernier ; l'individuel, c'est l'extra-conceptuel, c'est l'ineffable.

La conception de l'incompatibilité entre connaissance et individu a reçu une nouvelle forme et une nouvelle force dans le bergsonisme qui considère l'individuel comme ce que jamais on ne verra deux fois, comme ce qui ne se répète pas parce que ressortissant à la durée. Le langage qui, pour le bergsonisme, se présente comme « le règne de la distinction et de l'extériorité »⁶ n'est pas adéquat à la durée ; aussi « tout énoncé portant sur l'individu se résout en non-sens »⁷

6. J. C. Pariente, *Le langage et l'individuel*, p. 20.

7. J. C. Pariente, *op. cit.* p. 20.

J. C. Pariente ne se résigne pas à admettre une telle conclusion. Pour l'auteur de *Le langage et l'individuel*, on n'admet facilement la thèse d'une opposition entre le conceptuel et l'individuel que parce qu'on ignore la diversité des plans où se meuvent les concepts, la pluralité des langages qui se donnent leurs propres concepts. Se peut-il qu'il n'y ait aucune différence entre le langage de la vie quotidienne, celui de la science et celui qui crée des « univers imaginaires » ? La différence de fonction entre le langage ordinaire, le langage de la science et celui de la littérature ne justifie-t-elle pas un doute sur les idées qu'on peut avoir sur le concept, sur l'individuel et sur leur rapport ?

Ce qu'ignore encore la thèse de l'opposition du conceptuel et de l'individuel, c'est la pluralité des types d'individualité, correspondant aux divers types de langage. Un cercle quelconque que je dessine sur un tableau est un individu par rapport à d'autres cercles qui se trouvent sur le même tableau. L'individualité de ce cercle-là est due à une détermination spatio-temporelle. Mais le concept de cercle dont l'extension englobe tous les cercles sans exception est, en tant qu'être mathématique, un individu puisqu'il se différencie de l'ellipse, et de n'importe quelle autre section conique. Son individualité n'est plus due à un caractère soit spatial, soit temporel, mais résulte de ses propriétés intrinsèques qui nous permettent de le distinguer des autres êtres mathématiques.

Dans le premier cas, nous sommes en présence d'une individualité empirique, dans le second, il s'agit d'une individualité conceptuelle. Pour Pariente, la corrélation du concept, du langage et de l'individuel légitime une conception formelle de l'individualité, c'est-à-dire, la conception qui considère « l'individualité non pas comme une donnée de l'expérience mais [comme] le résultat d'un acte d'individualisation »⁸, acte essentiellement lié à une procédure linguistique⁹. Si l'individualité n'est plus une propriété des choses mais a partie liée avec le langage et peut apparaître dans la sphère conceptuelle, il nous

8. *Ibid.*, p. 41.

9. L'analyse du cas de Victor, l'enfant sauvage d'Aveyron, éduqué par le Dr. Itard, permet à Pariente d'affirmer que « l'individualisation de l'expérience a partie liée avec sa conceptualisation ». Sur ce point, cf. *Le langage et l'individuel*, pp. 42-43.

sera permis d'espérer, dans le domaine des sciences humaines, de parvenir à une appréhension de l'individuel qui mériterait alors le nom de connaissance.

Un tel espoir est parfaitement fondé parce que les « sciences exactes » sont parvenues à une maîtrise complète de l'individuel¹⁰. En suivant les étapes de conceptualisation de la notion de capacité du condensateur, telles que Bachelard les a exposées dans son *Rationalisme électrique* — Pariente nous montre que l'individualisation peut se faire à l'intérieur de la sphère conceptuelle pour la simple raison que « le concept scientifique enveloppe ses opérateurs d'individualisation »¹¹. Que veut-on dire quand on dit que — dans le cas du condensateur — l'épaisseur de l'isolant par exemple, est une des variables efficaces de la capacité ? On veut dire par là qu'à chaque valeur assignable de l'épaisseur correspond, toutes choses étant égales d'ailleurs, une valeur particulière de la capacité électrique. « En ce sens, le concept scientifique ne comprend rien de plus que l'articulation bien définie des opérateurs d'individualisation pertinents pour le phénomène étudié ; il enseigne que, sur le plan scientifique, la capacité d'un condensateur se différencie de celle d'un autre, soit du fait de la surface des armatures, soit du fait de l'épaisseur ou du pouvoir diélectrique de l'isolant utilisé. Loin de manquer de ressources pour individualiser, il indique au contraire en toute clarté discursive, comment doit se réaliser l'individualisation des objets qui font partie de son extension »¹². Ainsi, à travers l'examen d'une notion scientifique, celle de capacité électrique d'un condensateur, on peut voir avec Pariente que là où il y a des concepts et des opérateurs d'individualisation, eux-mêmes conceptuels, il y a eu connaissance de l'individuel. Par conséquent, si le langage des sciences humaines présente ces caractéristiques, il peut être à bon droit appelé langage de connaissance. Qu'en est-il réellement ?

Pour Pariente, il n'y a pas de doute que le langage de bon nombre de sciences humaines soit un langage de connaissance

10. « Si les sciences exactes méritent leur qualificatif, c'est en effet, qu'elles sont parvenues à une maîtrise de l'individuel qu'on peut considérer comme complète » J. C. Pariente, *op. cit.* p. 152.

11. J. C. Pariente, *op. cit.* p. 156.

12. *Ibid.*, p. 156, 7.

puisqu'on peut y trouver des concepts et des opérateurs d'individualisation qui sont eux-mêmes des concepts. Par exemple, dans la théorie de MONTESQUIEU sur l'Esprit des lois, on peut distinguer un groupe de concepts qui sont relatifs à la nature du gouvernement (concepts exposés dans les deux premiers livres de *l'Esprit des lois*) et un groupe d'opérateurs d'individualisation (exposés dans les chapitres consacrés au climat, à la qualité du sol, au commerce, à la monnaie, etc.)¹³. L'exemple de la pensée clinique en médecine, estime Pariente, montrera, mieux que la théorie de Montesquieu, l'intégration des opérateurs aux concepts. Broussais, — dont l'œuvre marque l'apparition de la pensée clinique — a su rapporter la maladie

à un espace organique où les modalités singulières de son insertion dépendraient des particularités de l'organisme et de son atteinte,¹⁴

montrant par là comment un concept médical doit se former pour réussir à appréhender l'individualité.

En résumé, pour Pariente, les sciences humaines ont la possibilité de connaître l'individuel comme les sciences de la nature même quand elles font appel à des « médiations différentes »¹⁵, du fait que le sujet connaissant demeure le même, quel que soit le domaine auquel il s'applique. « Devant tout objet, les ressources et les démarches de l'esprit sont de même nature »¹⁶.

Mais comment se présente en fait la connaissance de l'individuel dans le domaine des sciences humaines ? Y a-t-il une seule voie ou plusieurs voies d'appréhension conceptuelle de l'individualité ?

À cette question, Pariente nous montre qu'il y a deux types de connaissance de l'individuel : la connaissance par système et la connaissance par modèle. Quels sont les traits distinctifs de chacun de ces deux types de connaissance ?

13. Sur tout ceci, cf. Pariente, *op. cit.*, p. 166-169.

14. *Id.*, p. 172.

15. *Id.*, p. 170.

16. *Id.*, p. 152.

La connaissance par système

La connaissance par système est celle qui traite l'individu « comme élément d'une classe ou d'un ensemble de classes valables pour tout individu »¹⁷. Selon l'interprétation de Pariente, la théorie psychanalytique de Jung offre un bel exemple de connaissance par système.

Dans la psychologie analytique de Jung, la classe ou l'ensemble des classes, c'est l'inconscient collectif avec tous ses contenus, ses symboles, ses archétypes. Connaître l'individuel, pour Jung, c'est le rattacher à cet inconscient collectif, c'est, plus exactement, le situer, mesurer sa distance par rapport à ce dernier.

Par exemple, dans l'explication d'un rêve — chose individuelle — il faut tout d'abord reconnaître que le rêve émane d'une source supra-individuelle, d'une « courbe psychique commune à tous les humains, faite chez tous de représentations similaires qui se sont concrétisées, au cours des âges dans les mythes »¹⁸. L'explication du rêve est complète quand on réussit à indiquer « la distance où se trouve le rêveur par rapport à la réalisation des exigences de l'inconscient collectif »¹⁹. Le sens d'une image onirique ne pourra être saisi pleinement que lorsqu'on aura déterminé son appartenance à telle ou telle représentation de l'inconscient collectif. Comment JUNG explique-t-il le rêve d'un homme ambitieux qui s'est vu, dans son rêve, menacé par un monstre mi-écrevisse, mi-lézard se dirigeant en zigzag vers lui ?

Rappelant que les crustacés ne possèdent pas de cerveau ni de moëlle épinière, mais seulement un système sympathique, JUNG en déduit que l'écrevisse représente la partie inférieure de la psyché, cette partie de son être que le rêveur néglige dans sa vie consciente, tout entière adonnée à la mise au point rationnelle et à l'exécution des projets qui concernent sa vie professionnelle . . . La marche de l'écrevisse contre le rêveur exprime la rébellion de la partie inférieure de la psyché contre la partie consciente²⁰.

17. *Id.*, p. 219.

18. C. G. Jung, *L'homme à la découverte de son âme*, p. 298.

19. Pariente, *op. cit.*, p. 195.

20. *Id.*, p. 193-4.

Dans cette perspective, il y a dans la psychologie analytique, des opérateurs de classification plutôt que des opérateurs d'individualisation. En effet, pour saisir la signification du rêve, l'analyste doit regarder les images oniriques non comme des représentations se rapportant à des faits ou événements effectivement vécus par le sujet mais comme des représentations porteuses de « signification archétypique indifférente aux péripéties de l'existence »²¹ (Jung appelle ce procédé « l'interprétation sur le plan du sujet »). De plus, l'analyste emploie un principe d'analogie qui l'oblige à faire abstraction des caractéristiques individuelles des éléments sur lesquels porte ce principe²².

L'interprétation sur le plan du sujet ainsi que l'emploi du principe d'analogie ont pour résultat l'élimination de l'individuel. L'individualité est donc bien un écart par rapport aux concepts dont dispose l'analyste. Par là, on voit clairement que pour Jung,

connaître, c'est écarter l'écart (que constitue l'individualité) afin de penser le patient individuel comme élément d'une classe constituée indépendamment de la rencontre avec ce patient . . . En ce sens, dans la perspective de Jung, connaître, c'est reconnaître²³.

La connaissance par modèle

À la différence de la connaissance par système, la connaissance par modèle tente d'appréhender l'individuel par la construction d'un « schéma intelligible qui rend compte de ses singularités »²⁴.

L'exemple d'une connaissance par modèle nous est donné par la psychanalyse freudienne. Comment se présente la connaissance de l'individu chez Freud ? Analysant l'étude consacrée à Léonard de Vinci, Pariente a pu discerner les démarches logiques par lesquelles Freud a essayé de comprendre cet individu qu'est l'auteur de la Joconde. Quelles sont ces démarches ? Tout d'abord, on peut relever chez Freud le choix des traits propres à Léonard

21. *Id.*, p. 214.

22. Pariente donne les exemples de l'application du principe d'analogie chez Jung à la page 217.

23. Pariente, *op. cit.*, p. 219.

24. *Id.*, p. 219.

de Vinci. Par exemple, le fait qu'il s'est montré un investigateur acharné dans tous les domaines ouverts de son temps à la connaissance, le fait que dans sa vie affective, il s'est comporté en homosexuel « platonique » . . . On manquerait la compréhension de l'individu Léonard si on n'arrivait pas à saisir le sens de ces traits singuliers. Comment Freud parvient-il à nous révéler le sens de ces traits, le sens de cette tendance à l'investigation par exemple ? Freud s'appuie sur sa théorie de la sexualité qui, entre autres choses, nous dit qu'une tendance dominante à l'âge adulte résulte de la sublimation d'une tendance sexuelle infantile. Dans le cas de Léonard, sa tendance dominante à l'investigation est la sublimation de sa curiosité sexuelle quand il était encore un enfant.

La relation entre trait adulte dominant et tendance sexuelle infantile, médiatisée par la sublimation, a une valeur universelle dans la théorie freudienne de la sexualité, c'est-à-dire qu'elle peut s'appliquer à un grand nombre de cas. Mais si cette relation est universelle, la connaissance qui l'utilise, n'a pas encore cerné l'individualité. Par quoi la connaissance psychanalytique parvient-elle à rejoindre l'individuel ? Dans le cas concret de Léonard, la théorie de la sexualité et de la sublimation a permis à Freud de s'orienter et de rechercher dans l'enfance du peintre le trait qui répond à cette théorie. L'analyse du fantasme du vautour révèle, selon Freud, la curiosité des choses sexuelles de Léonard-enfant. C'est par ce trait individuel — puisqu'il est propre à Léonard — que la connaissance psychanalytique peut avoir prise sur l'individu-Léonard. Cette connaissance a aussi réussi à appréhender l'individualité du peintre italien par l'emploi d'un opérateur d'individualisation que représente la notion de sublimation. En effet, cette dernière notion nous permet de comprendre les caractéristiques individuelles qui ont été reconnues à Léonard. Si la curiosité sexuelle de Léonard-enfant ne s'était pas sublimée, Léonard-adulte ne se serait pas adonné à l'investigation de la nature et n'aurait pas eu une vie sexuelle faible. Léonard-enfant aurait connu un développement autre que celui que nous avons connu si l'inhibition ou la formation obsessionnelle avait été à la place de la sublimation.

En résumé, Freud est parvenu à comprendre Léonard de Vinci parce qu'il a réussi à l'expliquer sur la base des données

de son enfance et de sa vie, à partir des relations théoriques établies par la psychanalyse entre la curiosité sexuelle de l'enfant et la destinée intellectuelle de l'adulte. Comme cette démarche se répète pour les traits de Léonard autres que l'investigation de la nature, on peut donc dire que le principe de la connaissance de l'individuel en psychanalyse freudienne consiste dans « l'introduction des données biographiques . . . dans un jeu de relations entre classes fourni par la théorie psychanalytique »²⁵. L'examen épistémologique de l'analyse freudienne du cas de Léonard de Vinci permet encore à Pariente de mettre en lumière l'idée d'une classe logique particulière (que nous appellerons classe épistémique), la classe-unité.

Au problème qu'il s'est posé à propos de l'auteur de la Joconde, Freud énonce sa solution en ces termes :

Seul un homme ayant vécu l'enfance même de Léonard aurait pu peindre la Joconde et la Sainte Anne, préparer à ses propres œuvres leur triste destin et prendre, comme investigateur la nature, cet essor inouï, comme si la clef de tous ses accomplissements et de son infortune était cachée dans le fantasme d'enfance au vantage²⁶.

Il fallait avoir eu la vie de Léonard pour avoir son individualité. Que signifie cette affirmation de Freud ? Quelle est sa portée épistémologique ?

Pour Pariente, il est clair que cette affirmation souligne d'une part, la vie de Léonard comme condition de son individualité et d'autre part, qu'elle « ne préjuge en rien le nombre d'hommes qui ont eu cette vie »²⁷. Autrement dit, l'affirmation de Freud nous met en présence d'une explication qui, *en fait* s'applique au Léonard historique mais qui, *en droit*, pourrait s'appliquer à une classe de « léonards » possibles, à une classe d'individus qui auraient eu la même enfance que Léonard de Vinci et qui auraient, comme lui, sublimé leur curiosité sexuelle infantile. Le nom de Léonard représente ainsi une classe dont Léonard de Vinci, « bâtard de San Piero, Toscan de naissance,

25. *Id.*, p. 202.

26. Freud cité par Pariente, p. 198.

27. Pariente, *op. cit.*, p. 205. Mots en italique par l'auteur.

gaucher, dévoré du goût du savoir, constructeur d'engins surprenants »²⁸ constitue, de fait, le membre unique.

D'une façon générale, connaître l'individu par modèle « c'est faire de sa singularité une classe et montrer que, du fait de son histoire, il appartient à cette classe »²⁹.

La connaissance de l'individuel en sciences humaines peut prendre l'une des deux voies : celle du système, celle du modèle. Ces deux voies permettent-elles le même succès dans la connaissance ? Par rapport à l'objet de connaissance, présentent-elles les mêmes assurances épistémologiques ?

À cette question, Pariente donne sa préférence au type de connaissance par modèle. « Seule la méthode des modèles répond aux exigences de la connaissance de l'individu, entendue dans son sens plein »³⁰. En quel sens la méthode des modèles répond-elle à ces exigences ? Dans la connaissance par système, l'individualité n'est pas prise en considération parce que ce type de connaissance vise à saisir l'individu comme élément d'une classe préconstituée ; l'individualité est un obstacle à la connaissance plutôt que l'objet sur lequel porte la connaissance. Au contraire, dans la connaissance par modèle, on range « l'objet dans une classe — ou un ensemble de classes — constituée pour lui, sur la base même que fournissent ses singularités »³¹. On vise à connaître l'individu comme individu et non comme élément. Il est donc juste de considérer la connaissance par modèle comme « la voie d'une authentique connaissance de l'individuel »³².

Cette prééminence nous invite à étudier la notion du modèle, telle que Pariente l'a entendue.

La notion de modèle

Comme la notion de signe, celle de modèle est bipolaire : elle implique l'idée d'un représentant — ce qui sert de modèle — et celle d'un représenté — ce dont il y a modèle. Comment

28. *Id.*, p. 267.

29. *Id.*, p. 206.

30. *Id.*, p. 220.

31. *Id.*, p. 220.

32. *Id.*, p. 220.

Pariente conçoit-il ces deux pôles ? Le représenté est une individualité empirique comme le Léonard historique, la mythologie de la Rome primitive, la répartition effective des lieux centraux en Allemagne du Sud . . .³³. Le représentant est composé à partir des traits empruntés à l'individualité empirique ; l'ensemble de ces traits constitue ce que Pariente appelle l'individualité épistémique. Par exemple, dans le cas de l'étude psychanalytique de Léonard, l'individualité épistémique de l'auteur de la Joconde consiste dans les quatre traits relevés par Freud, à savoir : l'acharnement dans l'investigation, l'homosexualité, la négligence à l'égard de ses œuvres et le choix de certains sujets. Constituer l'individualité épistémique, c'est en fait constituer une classe, celle des individus dont le comportement présente les mêmes traits et expliquer l'individu, c'est réussir à le situer dans cette classe :

Connaître Léonard . . . c'est chercher pourquoi Léonard appartenait à la classe des hommes qui ont le même comportement que Léonard, à la classe des léonards³⁴.

Comment sont choisis les traits qui constituent l'individualité épistémique ? Grâce à un ensemble de concepts qui forment une théorie préexistante à l'application de ces concepts à un individu déterminé. Dans l'analyse de Léonard, la théorie qui dicte le choix des traits mentionnés ci-dessus et qui organise ces traits en classe, c'est la théorie de la sexualité et de la sublimation.

Ainsi le modèle

surgit au point d'intersection de deux démarches corrélatives l'une de l'autre : celle au cours de laquelle l'individualité empirique révèle ceux de ses traits que la théorie est susceptible de traiter comme pertinents par rapport à elle, et celle au cours de laquelle la théorie définit, parmi les relations intelligibles qu'elle contient, celles qui sont susceptibles de s'adapter à l'individualité qu'elle se propose d'appréhender. L'entrecroisement de ces démarches exige l'intervention des opérateurs d'individualisation ; ce sont eux qui modulent des relations en principe universelles, pour leur donner la forme adéquate et qui, par ailleurs,

33. Pariente étudie l'analyse de Dumézil portant sur les dieux de la Rome antique aux pages 228-237 et l'analyse de Christaller des lieux centraux en Allemagne du Sud pp. 259-264.

34. *Id.*, p. 267.

déterminent les traits individuels pertinents aux yeux de la théorie considérée³⁵.

Le modèle ne fait pas que permettre le passage de l'individualité empirique à l'individualité épistémique mais il assure encore une « correspondance de droit »³⁶ entre ces deux individualités. C'est par là que le modèle élève le langage qui l'utilise, à la dignité d'un langage de connaissance :

Pour qu'il y ait véritablement connaissance, il ne suffit pas de constater que l'individualité empirique présente tel ou tel des traits que reproduit l'individualité épistémique, il faut s'être donné les moyens de rendre compte rationnellement de ce phénomène³⁷.

Le cas de l'histoire

Nous venons de voir que, pour Pariente, la connaissance de l'individuel dans le champ des sciences humaines, emprunte soit la voie du système soit celle du modèle. Toute science humaine qui ne s'engage sur aucune de ces deux voies ne peut être considérée comme ayant offert un vrai langage de connaissance et par conséquent, ne mérite pas le nom de science. Existe-t-il des sciences humaines auxquelles cette condition est échue ?

À cette question, Pariente répond par l'affirmative. Son ouvrage sur *Le langage et l'individuel* fait état du cas de l'histoire. Le langage de l'histoire, nous dit Pariente, n'est pas un vrai langage de connaissance. En suivant l'analyse qu'a donnée l'historien F. Braudel de la bataille de Lépante — bataille qui s'est déroulée en 1571 entre la flotte des Alliés et la flotte turque et qui s'est terminée par la victoire de la première³⁸ — Pariente a pu déterminer les démarches menant à l'explication de cet événement. La première démarche consiste à fragmenter l'événement en un certain nombre de traits pertinents ; avec la démarche suivante, l'historien établit une correspondance entre ces traits et d'autres qui n'appartiennent pas au même niveau de réalité et au même « palier de temporalité ». Concluant son

35. *Id.*, p. 277.

36. *Id.*, p. 278.

37. *Id.*, p. 278. Mots en italique par Pariente.

38. Sur ce point cf. Pariente, *op. cit.* p. 251-3.

examen, Pariente nous dit que ces démarches ne montrent ni une pensée du système ni une pensée des modèles.

Il ne s'agit pas de système parce que la connaissance historique ne fait pas apparaître l'événement étudié comme élément d'une classe ou d'une conjonction de classes préconstituées. Et l'histoire ne se construit pas non plus un modèle, puisque, au terme de son travail, Lépante ne se présente pas comme le résultat de l'individualisation par des paramètres déterminés d'une structure valable pour d'autres batailles³⁹.

En histoire, l'explication se fait par l'établissement d'une relation causale entre une individualité (tel ou tel événement) et d'autres individualités (tels ou tels autres événements). Ces dernières ne sont jamais des classes dont l'individualité étudiée est l'élément. Ainsi, ne disposant que d'individualités, le discours de l'historien n'apporte pas une connaissance conceptuelle. On peut refuser à l'histoire le statut d'un langage de connaissance parce qu'elle « ne dispose pas au-dessus de [son objet] un réseau de relations dotées d'une validité en principe universelle et permettant de capter la particularité de l'objet en question »⁴⁰.

Certes, l'histoire apporte une connaissance de son objet mais il ne s'agit pas là d'une connaissance conceptuelle. Il manque à l'histoire non pas une relation à l'individuel mais au contraire, un décollement à l'égard de l'individuel par l'établissement d'un système d'énoncés théoriques se situant à un niveau logique différent de celui de l'individualité historique étudiée. Dans ces conditions, nous dit Pariente, il ne faut pas s'étonner du malaise qu'éprouve toute analyse épistémologique devant le cas de l'histoire. La caractérologie a-t-elle à subir le même sort épistémologique que l'histoire ?

II. LE LANGAGE DE LA CARACTÉROLOGIE.

La caractérologie dont nous parlons ici, est la caractérologie élaborée par Heymans, Wiersma et développée par R. Le Senne, G. Berger et leurs disciples. On peut dater son apparition de 1908 avec la publication des résultats d'une enquête biographique menée par G. Heymans. Depuis cette enquête et les

39. *Id.*, p. 253.

40. *Id.*, p. 253.

premiers travaux de Wiersma jusqu'aux contributions récentes, la caractérologie a pu construire un appareil conceptuel qui semble résister à l'épreuve du temps⁴¹.

La caractérologie a voulu faire œuvre scientifique et se pose comme discipline scientifique dans le vaste champ des sciences psychologiques. Mais, du point de vue épistémologique de Pariente, peut-on reconnaître son langage comme langage de connaissance ? ou doit-on admettre qu'elle est entachée du même vice que l'histoire ? Si son langage s'avère être langage de connaissance, quel est alors le type de connaissance qu'elle a réalisé ? Est-ce une connaissance par système ou une connaissance par modèle ?

Pour être en mesure de répondre à toutes ces questions, il nous faut connaître tout cet appareil conceptuel qui est à la base de toute recherche caractérologique et de toute analyse caractérielle de l'école hollando-française.

La notion de caractère

Tout d'abord, nous nous demandons ce qu'entendent les caractérologues de cette école par ce terme de caractère.

Les caractérologues insistent toujours sur le sens précis qu'ils donnent à ce terme. Par « caractère », ils n'entendent pas une qualité — sens qui se retrouve dans l'expression « montrer du caractère » — ni une personne dans son individualité — sens qu'on peut retrouver dans l'expression « peindre des caractères » ; pour eux, ce terme désigne « l'ensemble des dispositions congénitales qui forment le squelette mental d'un homme »⁴². R. Mucchielli ne le définit pas autrement en disant que le caractère est

un noyau de virtualités structurées sur lesquelles vont s'exercer les influences . . . et qui permet de comprendre que les « réactions » aux situations ultérieures soient différentes comme sont différentes les perceptions de ces situations, leur recherche, leur valorisation ou au contraire, leur évitement, leur rejet⁴³.

41. Sur les antécédents de la caractérologie, cf. P. Mesnard, *Le cas Diderot*, 1^{ère} partie, chap. III, p. 24-34 ; sur son histoire et les autres types de caractérologie, cf. R. Mucchielli, *La Caractérologie à l'âge scientifique*, p. 49-102.

42. R. Le Senne, *Traité de Caractérologie générale*, p. 9.

43. R. Mucchielli, « Contribution de la caractérologie à la psychopathologie infantile », in *La Caractérologie*, vol. I, n° 4, p. 66.

Les éléments du caractère

Les résultats d'une vaste enquête portant sur 2,523 sujets, entreprise par Heymans et Wiersma, ont permis aux caractérologues de discerner trois éléments qui se retrouvent dans n'importe quelle structure caractérielle. C'est pour cette raison qu'on les appelle éléments fondamentaux. Ce sont : l'émotivité, l'activité et le retentissement.

L'émotivité est cette capacité de réagir à un objet externe ou interne par une libération d'énergie sous diverses formes. Aucun être humain n'est dépourvu de cette capacité mais l'expérience permet de distinguer une classe d'hommes qui s'émeuvent plus facilement que d'autres et dont les réactions sont plus intenses, plus débordantes que chez d'autres. C'est à cette classe d'individus que s'applique le qualificatif caractérologique d'*émotif* ; les individus qui ne réagissent pas de la même façon sont dits, caractérologiquement, *non-émotifs*.

Le second élément — l'activité —

au sens caractérologique, n'a qu'un signe : que l'activité soit par ailleurs, éclatante ou secrète, elle doit manifester un besoin intime et à peu près constant de modifier le donné, d'imprimer une marque nouvelle aux choses, aux événements, aux êtres ou à soi-même. Elle est une tendance assidue à découvrir, à rechercher ou à créer les occasions d'agir⁴⁴.

L'individu dit *actif*, agit de lui-même et peut facilement faire un effort soutenu. Celui, chez qui on ne trouve pas ce trait, est dit caractérologiquement *non-actif*.

L'émotivité et l'activité (comme la non-émotivité et la non-activité) peuvent composer avec une façon particulière de réagir aux impressions. Il y a des individus qui réagissent à l'instant même où se produit l'impression mais leur réaction est de brève durée ; par contre, d'autres ne semblent réagir qu'en l'absence de l'impression : leur réaction est retardée mais prolongée. Ces deux façons bien différentes de réagir, ces deux modalités du retentissement des impressions sont respectivement appelées par les caractérologues *Primarité* et *Secondarité*. Dans son ouvrage consacré à la « *Caractérologie des enfants et des adolescents* », A. Le

44. A. Le Gall, *Caractérologie des enfants et des adolescents*, p. 35.

Gall attire notre attention sur le fait que le retentissement différencie les individus plus nettement que ne le font l'émotivité et l'activité.

Un secondaire, habitué à prolonger ses impressions et à les revivre, n'oublie rien de ses joies, ni surtout de ses peines . . . n'oubliant rien, il a les plus grandes difficultés à pardonner, à effacer . . . tandis que le primaire a tendance à vivre chaque journée pour elle-même . . . et pour mieux goûter le présent, à effacer le passé et à éloigner l'avenir. Ainsi se distinguent — avec évidemment, des oppositions complètes mais aussi des voisinages autour de la moyenne — deux types d'êtres qui sont marqués par deux styles indélébiles de résonance intime⁴⁵.

Le tableau des huit types de caractère

Les trois composantes fondamentales du caractère — avec leurs subdivisions — peuvent se combiner entre elles et donnent naissance à huit types traditionnellement dénommés :

Nerveux :	émotifs, non-actifs et primaires (EnAP) ex : Byron, Chopin, Verlaine.
Sentimentaux :	émotifs, non-actifs, secondaires (EnAS) ex : Kierkegaard, Rousseau, Thackeray.
Colériques :	émotifs, actifs, primaires (EAP) ex : Balzac, Diderot, Péguy.
Passionnés :	émotifs, actifs, secondaires (EAS) ex : Beethoven, Pascal, Nietzsche.
Sanguins :	non-émotifs, actifs, primaires (nEAP) ex : Brunschvicg, Machiavel, Voltaire.
Flegmatiques :	non-émotifs, actifs, secondaires (nEAS) ex : Kant, Bergson, Hume.
Amorphes :	non-émotifs, non-actifs, primaires (nEnAP) ex : Louis XVI
Apathiques :	non-émotifs, non-actifs, secondaires (nEnAS) ex : La Fontaine ⁴⁶ .

Ces huit types ou « familles caractérologiques » ne sont

45. *Id.*, p. 37. Sur les notions d'émotivité, d'activité et de retentissement, cf. les ouvrages déjà cités de R. Le Senne, G. Berger, A. Le Gall, R. Mucchielli et celui de R. Gaillar, *Clefs pour la caractérologie*.

46. Sur les traits qui relèvent de chacun de ces huit types, cf. les ouvrages de R. Le Senne, de G. Berger et surtout R. Mucchielli, *op. cit.*, t. IV, chap. I, II, III, IV, V, VI, p. 204-233.

pas des traits de caractère observables dans l'expérience quotidienne mais des structures pour ainsi dire, cachées. Ce qu'on peut observer, c'est par exemple, un accès de colère, une explosion de joie, une attitude d'attention soutenue, bref, tout ce que les psychologues de l'école de Watson appellent *behavior* ; on ne peut observer l'émotivité, la primarité d'un sujet. Les caractérologues nous ont toujours recommandé de faire la distinction des niveaux de réalité des structures caractérologiques et des traits de caractère (ou de comportement).

En ce qui concerne la caractérologie . . . deux niveaux apparaissent : le niveau des actes ou réactions caractérologiques et le niveau des facteurs qui, rendant les premiers possibles, peuvent être assimilés à des *formes a priori* sans lesquelles il n'y aurait pas même « d'expérience caractérologique ». Les facteurs pourraient dès lors être considérés comme *les formes a priori de la sensibilité caractérologique*⁴⁷.

Ces facteurs, dit fortement René Le Senne, sont des *êtres de raison*⁴⁸.

L'individualisation en caractérologie

Parler de types, de familles caractérologiques, c'est parler de classes d'individus, de concepts ayant une compréhension, une extension définies⁴⁹. Or, plus que quiconque, les caractérologues ont un sens aigu de la singularité du caractère humain ; pour eux, à chaque individu, répondent une formule caractérologique singulière, un profil singulier. Comment parviennent-ils à cerner cette individualité ?

Ils procèdent de deux façons :

-
47. G. Dorel, « Méthode caractérologique et analyse structurale », in *La Caractérologie*, vol. VII, p. 124.
48. R. Le Senne, *La destinée personnelle*, p. 50. Dans la même perspective, R. Mucchielli écrit : « En passant des traits de comportement aux facteurs caractérologiques en structure, on passe du réel actuel à un abstrait réel relationnel, jamais directement observable mais toujours induit ou déduit, non conscient sous cette forme . . . L'avantage de l'opération, et sa valeur psychologique, viennent uniquement de ceci que la structure étant induite à partir du collationnement de x phénomènes comportementaux observables (directement ou indirectement), le psychologue qui a repéré cette structure devient capable de déduire $x + n$ phénomènes comportementaux, et par là d'enrichir considérablement sa connaissance du sujet, dans les limites du caractère ». (*op. cit.*, p. 112).
49. R. Mucchielli nous fait savoir que le type EnAS est applicable à environ 20% des sujets en France (*op. cit.*, p. 195).

La première consiste à effectuer une *estimation décimale* des éléments fondamentaux du caractère. Comme nous l'avons vu, aucun être humain n'est dépourvu de ces éléments mais tous n'ont pas les dispositions émotionnelles, actives . . . de même intensité. Aussi, les caractérologues vont coter de 1 à 9 les différents degrés d'émotivité, d'activité, de primarité, de secondarité⁵⁰. Par exemple, pour un sujet pourvu d'une très grande émotivité, on lui affectera le coefficient $E = 9$ sur 10. Si son activité est légèrement au-dessus de la moyenne des individus (l'appréciation de cet écart dépend de ses réponses aux questions concernant cet élément), elle sera cotée $A = 6$. On lui donnera $S = 1$ s'il se montre très peu secondaire. Sa formule caractérologique sera à la fin : 961. À un autre « sentimental », on peut attribuer la formule 699. Par cette estimation décimale, nous pouvons voir que ces deux « sentimentaux », quoique appartenant à la même classe EAS, sont pourtant différenciés. C'est pour marquer cette différenciation des individus relevant du même type caractériel — différenciation qui résulte de l'interaction des trois éléments fondamentaux en rapport avec leur intensité — que les caractérologues ajoutent un qualificatif aux « étiquettes » : nerveux, passionné, colérique. . . Ils parlent de nerveux syntones (comprenant les nerveux mélancoliques, les nerveux cycloïdes, les nerveux frivoles), de nerveux dystones (comprenant les nerveux mythomanes, les nerveux utopiques, les nerveux hystériques, les nerveux désaxés)⁵¹ et distinguent dans la famille des passionnés, des passionnés tourmentés, des passionnés mélancoliques, des passionnés purs, des passionnés équilibrés, des passionnés impétueux . . .⁵²

La dernière façon d'opérer l'individualisation caractérologique consiste dans *l'attribution des propriétés complémentaires*. La technique caractérologique permet de reconnaître en Pascal un individu du type passionné EAS.

Toutefois, remarque L. Jerphagnon, la simple application d'une étiquette nous eût laissés peu avancés, si nous n'avions pas cherché

50. Sur la cotation des facteurs caractériels, on peut consulter R. Gaillat, *Clefs pour la caractérologie*, p. 196-198.

51. Sur les traits propres à chacun de ces types, cf. A. Le Gall, *Caractérologie des enfants et des adolescents*, p. 110-132.

52. R. Le Senne, *op. cit.*, p. 388-415.

à voir comment Pascal diversifie et personnalise ce type. C'est dans cette opération que les facteurs complémentaires . . . nous ont puissamment aidés⁵³.

Diversifier, personnaliser ne signifient rien d'autre qu'individualiser. Les recherches de R. Le Senne, de G. Berger, de R. Maistriaux, de R. Mucchielli ont pu aboutir à un riche inventaire de propriétés complémentaires :

- largeur — étroitesse du champ de conscience
- la forme de l'intelligence (concrète, abstraite)
- la polarité (Mars, Venus)
- sociabilité — isolement
- tendresse ou sécheresse affective
- l'activité
- les intérêts sensoriels⁵⁴.

La cotation décimale et l'adjonction des facteurs complémentaires permettent-elles d'embrasser la totalité des individualités caractérielles ? Il semble, au premier abord, qu'elles manquent l'infinie variété des caractères et qu'elles ne permettent que la constitution des groupes stéréotypés, laissant se perdre ce que chaque individu a d'original, d'unique. Ces appréhensions ne sont pas fondées :

La caractérologie de R. Le Senne, Berger et Mucchielli, nous dit Clément Ferrand, a défini 11 facteurs qui, dans les questionnaires, comportent chacun 9 degrés de cotation. Et il ressort de ces données et de la formule générale du calcul des combinaisons

$$C \frac{p}{n} = \frac{n(n-1)(n-2) \dots (n-p+1)}{p!}$$

que le nombre de combinaisons possibles et toutes différentes se chiffre à

$$\frac{(9 \times 11) \times 98 \times 97 \times \dots \times 89}{11!}$$

ou encore

$$\frac{99 \times 98 \times 97 \times \dots \times 89}{11 \times 10 \times 9 \dots 1}$$

53. L. Jerphagnon, *Le caractère de Pascal*, p. 215.

54. Sur ces points, cf. R. Mucchielli, *op. cit.*, p. 146-164.

soit approximativement 129 MILLE MILLIARDS DE DÉFINITIONS ! C'est-à-dire plus d'individus que n'en a porté la planète depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, beaucoup plus !⁵⁵.

Ainsi, la théorie caractérologie est, en fait, une *matrice de structures caractérielles* et ne se réduit nullement à un tableau limité de types rigides.

La caractérologie, langage de connaissance

La brève présentation de la théorie caractérologique d'Heymans-Wiersma-Le Senne, nous laisse en mesure de répondre aux questions posées initialement.

Le langage de la caractérologie est-il un langage de connaissance ? Il nous paraît hors de doute qu'une réponse par la négative doit être écartée. En effet, la caractérologie a satisfait toutes les conditions requises par l'épistémologie de Pariente.

Un langage de connaissance, nous dit Pariente, doit comporter des concepts et des opérateurs d'individualisation qui doivent être eux-mêmes des concepts. Or, nous l'avons vu, les facteurs caractérologiques possèdent une compréhension et une extension définies. La théorie caractérologique a constitué des classes dont tous les individus sont des membres. Dire, par exemple, que Pascal est du type passionné EAS, c'est situer Pascal comme l'un des membres de cette classe caractérielle dont la formule sommaire est EAS. (Dans la partie qui suit, nous illustrerons notre propos avec l'exemple de l'étude caractérologique portant sur Pascal, entreprise par Lucien Jerphagnon).

L'établissement de la formule EAS, appliquée à Pascal, ne s'est pas fait indépendamment des singularités caractérielles de l'auteur des *Pensées*. Tout au contraire, c'est le respect de ces singularités qui a permis au caractérologue de dégager la formule adéquate. Les traits relevés dans la vie quotidienne comme dans les écrits de Pascal, indiquent une forte émotivité :

On le sent à travers son oeuvre, entièrement ouvert au jeu du monde extérieur, à ses mouvements, à ses couleurs, à ses bruits. Qu'on remarque la puissance évocatrice de ses descriptions

55. C. Ferand, « Propos liminaire » in *La Caractérologie*, vol. 14, p. 16.

. . . Prompt à s'émouvoir, il l'est aussi par l'imagination . . . Il faut se souvenir de tout cela quand on s'avise de le regarder vivre ; on comprend alors beaucoup mieux la puissance d'observation de Pascal, cet intérêt passionné qu'il porte aux moindres choses, sa curiosité sans cesse en éveil à propos de tout. Nul n'est curieux que dans la mesure où il est troublé et assez troublé pour revenir vers ce qui l'a ému afin d'en découvrir le pourquoi. Pascal est ainsi⁵⁶.

L'application au concret, un goût prononcé pour les expériences, le « sens du débouché » . . . , tout cela révèle chez Pascal une grande activité. Le caractérologue a pu noter aussi l'existence chez Pascal d'un sens profond de la tradition, « l'accent que Pascal met si fortement et si souvent sur le pouvoir de l'habitude, de la coutume, ainsi d'ailleurs que sur la force déterminante de l'action volontaire » . . . Tous ces traits obligent le caractérologue à ranger Pascal dans la classe des secondaires caractériels⁵⁷. Les opérateurs d'individualisation qu'utilisent les caractérologues sont eux aussi des concepts. Comme nous l'avons montré précédemment, les caractérologues distinguent des sous-classes au sein de la grande classe qui représente un type de caractère. Par exemple, la classe des passionnés comporte deux sous-classes : celle des *accentués*, celle des *réfléchis*⁵⁸. Pascal est individualisé par rapport à d'autres membres de la classe des « passionnés » parce qu'il appartient au groupe des *passionnés accentués* et non à celui des passionnés réfléchis.

L'individualisation caractérologique s'effectue de façon plus poussée encore par l'adjonction de facteurs complémentaires (qui sont eux-mêmes des concepts). Classer Pascal dans le groupe des passionnés accentués, c'est déjà connaître quelque chose de son caractère mais l'individualité de ce dernier n'est pas entièrement appréhendée. Descartes est bien différent de Pascal, pourtant il est, comme l'auteur des *Pensées*, membre de la classe des passionnés accentués. S'appuyant sur l'étude caractérologique de R. Maistriaux portant sur l'intelligence, Jerphagnon a réussi à individualiser Pascal par rapport à Descartes en nous montrant que son intelligence est *particularisante* alors que l'intelligence de Descartes est *généralisante*. Le *généralisant* oriente l'esprit vers

56. L. Jerphagnon, *op. cit.*, p. 71-77

57. L. Jerphagnon, *op. cit.*, p. 79-87, 90-98.

58. A. Le Gall, *op. cit.*, p. 216.

la multiplication des relations entre les choses, s'attache plus à la relation qu'à ses objets, alors que le *particularisant* se porte vers le concret, les faits, les choses.

La démarche intellectuelle [de Pascal] est tout entière dominée par le caractère concret de son génie. Aussi Pascal est-il un *expérimental*. Désireux toujours de savoir le pourquoi des choses, ce n'est point spontanément aux idées, d'où qu'elles viennent, qu'il se réfère : il sait que le plus souvent, les idées ne sont, en dépit de leurs garants, parfois augustes, que des on-dit⁵⁹.

Un autre trait qui différencie Pascal de Descartes, c'est la *largeur de son champ de conscience*. Ce facteur « correspond essentiellement au fait que des individus différents ont naturellement dans l'esprit, à un même moment, un nombre plus ou moins grand de représentations différentes »⁶⁰. À ce critère, Descartes est un étroit et Pascal, un large. Dans les *Pensées*, on peut lire sous la plume de Pascal :

Toutes choses étant causées et causantes, médiates et immédiates et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que connaître le tout sans connaître particulièrement les parties.

De ce passage, Jerphagnon donne le commentaire caractérológico suivant :

Dans cette phrase, produit typique d'une conscience large et d'une intelligence de style systématique, nous trouvons nettement affirmé qu'en ce monde, tout se tient et toujours : la pensée n'a pas de chances, dans la connaissance, que pour autant qu'elle consent à un mouvement perpétuel qui toujours la reconduit de l'ensemble aux détails et des détails à l'ensemble⁶¹.

L'auteur ajoute :

La construction même de cette proposition nous éclaire sur ce qui, pour Pascal, est premier dans la démarche noétique : les nécessités de l'exposé le contraignaient au choix d'une chronologie et, d'emblée, c'est la démarche qui va des ensembles aux détails qui prend le pas sur l'autre, sur celle qui va des détails aux ensembles. La nuance est instructive et révèle le mouvement spontané d'un « large »⁶².

59. L. Jerphagnon, *op. cit.* p. 189.

60. G. Berger, *op. cit.*, p. 74.

61. L. Jerphagnon, *op. cit.*, p. 124.

62. *Id.*, *op. cit.*, p. 124.

La caractérologie, connaissance par modèle

Nous venons de voir que la caractérologie est un langage de connaissance. Quel est le vecteur le long duquel s'est réalisée l'opération de connaissance en caractérologie ? Est-ce une connaissance par modèle ou une connaissance par système ?

Comme nous l'avons vu dans la première partie de cet exposé, Pariente définit la connaissance par modèle par la construction d'un schéma intelligible qui rend compte des singularités de l'objet.

Jugée de ce point de vue, la caractérologie peut être appelée connaissance par modèle. En effet, par l'établissement de la formule caractérologique, le psychologue nous permet de comprendre — et même de prévoir — les traits de comportement qui constituent le caractère de tel ou tel individu. La formule caractérologique de Pascal est : $EASLMVAIsTic$ ⁶³.

Cette formule ne présente nullement une classe constituée d'avance puis qu'elle est établie en accord avec les traits singuliers de Pascal. Elle désigne une structure dynamique qui est à l'œuvre dans les diverses activités et qui nous fait comprendre faits et gestes de Pascal. Un des traits qui ont frappé les biographes de l'auteur des *Pensées* est cette capacité d'action chez ce dernier, son application au concret, son « ingéniosité technologique » (Koyré). L'auteur des *Pensées* est en même temps l'inventeur d'une machine à calculer, l'expérimentateur qui a vérifié l'hypothèse de Torricelli ; avec lui, la solution d'un problème mathématique ou physique s'accompagne d'une considération des services pratiques et quand

il fera de la théologie, ce ne sera pas . . . pour s'appliquer à des questions curieuses mais pour tenter de rendre accessibles au plus grand nombre les problèmes les plus arides, ainsi qu'on le voit, par exemple, dans les *Écrits sur la Grâce*, ou dans les *Provinciales*⁶⁴.

Ces traits ne se comprennent que par l'élément caractérologique « Activité » et par le facteur Ic (qui indique la forme

63. Ces lettres signifient : E = Émotivité ; A = activité ; S = secondarité ; L = largeur du champ de conscience ; M = polarité Mars ; Av = avidité ; Is = intérêts sensoriels ; T = tendresse ; Ic = intelligence concrète. Sur le sens de ces termes, cf. R. Muchielli, *op. cit.*, p. 119-169 ; cf. G. Berger, *op. cit.*, p. 42-48, 74-124.

64. L. Jephagnon, *op. cit.*, p. 86-7.

particularisante, concrète de l'intelligence de Pascal). L'élément A, dans sa formule caractérologique, nous fait comprendre aussi l'équilibre caractériel qu'on s'attend mal à voir chez des individus sur-émotifs comme lui. « Chez un sur-émotif comme Pascal, le facteur Activité joue un rôle équilibrant. À l'excès d'émotivité, l'activité fournit un exutoire »⁶⁵.

La connaissance par modèle, nous dit Pariente, exige le passage d'une individualité empirique à une individualité épistémique qui est l'objet du langage de connaissance. Où est l'individualité empirique dans la caractérologie de Pascal ? quel est le contenu de l'individualité épistémique ?

L'individualité empirique de Pascal, c'est le fait qu'il est né en 1623, qu'il est orphelin de mère à l'âge de 3 ans, qu'il écrit son *Traité des Coniques* à l'âge de 16 ans, qu'il est constamment souffrant, qu'il est homme de science, théologien, qu'il a connu des « conversions » dans sa vie, qu'il est « mort de vieillesse à l'âge de 39 ans » (Racine) . . . L'individualité épistémique propre à la caractérologie de Pascal se constitue à partir de cette individualité empirique, c'est-à-dire de cette dernière, elle ne retient que les traits de comportement susceptibles d'être l'objet d'un traitement caractérologique. R. Mucchielli a fortement insisté sur cette opération de triage — qu'il a appelée « réduction caractérologique » — laquelle opération distingue le point de vue de la caractérologie de celui des autres disciplines psychologiques.

On appelle [réduction caractérologique] la discrimination entre ce qui relève du niveau caractérologique et ce qui relève des autres niveaux de la personnalité. Le caractérologue n'est ni un psychothérapeute, ni un psychiatre ni un neuro-psychiatre ni un psychanalyste ; je veux dire que le caractérologue, en tant que tel et se limitant à cette intention précise de faire le diagnostic caractérologique, ne doit s'occuper de ce qui relève des disciplines voisines et des autres niveaux personnels, que pour les éliminer⁶⁶.

Par exemple, dans le cas de Pascal, la réduction caractérologique mettra à part, entre autres, les traits suivants : l'intérêt

65. L. Jerphagnon, *op. cit.*, p. 88.

66. R. Mucchielli, *op. cit.*, p. 168.

passionné porté aux moindres choses, une curiosité sans cesse en éveil (Émotivité), le goût du concret, du pratique (Activité), le goût pour l'expérimentation, un sens profond de la tradition (Secondarité), une disposition spontanée et constante à la lutte (polarité Mars), un « géométrisme inné » (l'intelligence concrète) . . .

À partir de ces traits pertinents, le caractérologue construit un modèle en effectuant une partition de ces traits en traits-objets à expliquer (l'intérêt aux moindres choses, goût du pratique . . .) et en traits-facteurs, traits qui expliquent (émotivité, secondarité . . .). La connaissance par modèle, nous dit encore Pariente, doit se mouvoir dans la sphère des individualités ; ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut être dite connaissance de l'individuel⁶⁷. Il semble, à première vue, que la caractérologie de Pascal n'a pas satisfait à cette condition. Le goût du pratique, la disposition à la lutte . . . sont bien des traits individuels. Mais en est-il de même pour l'Activité, pour la polarité Mars, par exemple ? À vrai dire, ces traits sont eux aussi individuels car, pour la caractérologie, l'Activité, la polarité Mars — comme l'Émotivité, la secondarité — ne sont pas de l'Activité, de la polarité *en général*. Il s'agit là de l'activité *de Pascal*, de la polarité Mars *propre à Pascal* . . . Ce sont des traits qui sont en rapport direct avec la singularité comportementale de Pascal. C'est son émotivité qui rend compte de son intérêt passionné pour les moindres choses, sa curiosité sans cesse en éveil, et c'est sa polarité Mars qui explique sa propension à dominer dans les conversations, son vocabulaire agressif, combatif. Bref, Pascal est la source de sa propre intelligibilité.

Mais se mouvoir dans la sphère des individualités de Pascal, est-ce encore le connaître de façon conceptuelle ?

Connaître conceptuellement, c'est ranger l'objet à connaître dans une classe (ou une intersection de classes), c'est pouvoir attribuer à cet objet les prédicats inhérents aux membres de cette classe. Or, Pariente nous a montré que la constitution d'une

67. « La caractéristique la plus importante de [la méthode des modèles] est . . . que la singularité de l'objet de connaissance n'est pas évacuée par le processus même de la connaissance, mais transmutée au niveau épistémique proprement dit par le jeu des opérateurs d'individualisation qui font partie de l'appareil théorique. » J. C. Pariente, *op. cit.*, p. 35. Nous soulignons.

individualité épistémique n'est autre que la constitution d'une classe qui a une extension indéfinie mais qui, de fait, comporte un seul membre : l'objet étudié. Dans l'exemple de l'étude psychanalytique de Léonard de Vinci, quand Freud explique le goût exclusif du peintre italien pour la connaissance, Freud l'introduit comme membre d'une classe qui possède certainement plusieurs membres puisqu'il s'agit de la classe des enfants dont la curiosité a été attirée par les choses sexuelles⁶⁸.

On peut observer une démarche logique semblable à l'œuvre dans la caractérologie de Pascal. En effet, attribuer à Pascal la largeur du champ de conscience, la polarité Mars, l'intelligence concrète . . . c'est incontestablement introduire Pascal dans la classe de ceux qui ont, à un moment donné, un grand nombre de représentations différentes dans l'esprit, qui recherchent la lutte et qui professent une préférence pour les preuves par les faits et par l'expérience . . . La formule caractérologique entière EASLMaVIsTic désigne Pascal comme le membre d'une intersection de classes (la classe des émotifs, des actifs, celle des secondaires, des « larges »). Pascal est-il l'unique porteur de tous les prédicats indiqués par ces classes ? En droit, il ne nous est pas interdit de penser que la classe (ou l'intersection de classes) à laquelle appartient Pascal peut comporter d'autres membres que l'auteur des *Pensées*. En tant que classe, elle a une extension indéfinie et, pour employer le langage de Pariente, peut être appelée la « classe des pascals ». Mais en fait, cette classe comporte un membre qui est Pascal. Le caractère de Pascal est appréhendé conceptuellement du moment qu'on est parvenu à montrer l'appartenance de l'auteur des *Pensées* à cette « classe des pascals ».

Nous pouvons maintenant, en réponse à l'objection soulevée, préciser : l'opération de connaissance en caractérologie reste dans la sphère des individualités *mais l'individualité épistémique impliquée n'est individualité que par rapport à la théorie des structures caractérologiques, elle est classe par rapport à l'objet empirique qu'est Pascal*. C'est par ce double statut logique de l'individualité épistémique en caractérologie — statut qui n'est possible que par la présence d'un champ théorique — que la caractérologie

68. J. C. Pariente, *op. cit.*, p. 205.

peut se détacher de l'individuel et éviter le sort qu'a connu l'histoire au regard de l'épistémologie de Pariente.

En résumé, nous pouvons dire que la caractérologie réussit à donner une connaissance conceptuelle de son objet parce qu'elle a pu le ranger « dans une classe (ou un ensemble de classes) constituée pour lui, sur la base même que fournissent ses singularités »⁶⁹.

*
**

CONCLUSION

La caractérologie n'a pas attendu que les épistémologues lui donnent le feu vert pour se construire et se développer. Mais dans son développement, elle ne peut se permettre de rester indifférente devant les critiques, les théories épistémologiques qui signifient un questionnement sur les présupposés, sur les principes et sur les démarches logiques d'une entreprise de connaissance. L'épistémologie de Pariente représente un tel questionnement pour la caractérologie.

Au terme de cette étude où celle-ci est soumise à l'épreuve de cette épistémologie, nous pouvons dire que, dans l'étude d'une individualité particulière qu'est le caractère d'un homme, la caractérologie a pleinement satisfait aux exigences requises par Pariente. Elle est un langage comportant des concepts et des opérateurs d'individualisation qui sont eux-mêmes des concepts. Elle a suivi la voie d'une connaissance authentique de l'individuel en construisant des modèles appropriés aux individualités épistémiques qu'elle s'est données. Elle a su respecter le principe d'autonomie selon lequel un savoir doit se constituer en dehors de « la prégnance de l'expérience vécue »⁷⁰, et utiliser des moyens de différenciation indépendants de ceux utilisés par d'autres secteurs du savoir. À la différence de l'histoire, la caractérologie est, selon le point de vue de Pariente, « une connaissance conceptuelle de son objet ».

Département de philosophie
Université de Moncton

69. *Id.*, p. 220.

70. *Id.*, p. 242.

OUVRAGES ET ARTICLES CONSULTÉS.

1. Baud, F., « À propos de la caractérologie et de son histoire », in *La Caractérologie*, vol. V, p. 153-156.
2. Berger, G., *Traité pratique d'analyse du caractère*, PUF, 10^e édition, 1979.
3. Caillé, E., « La méthode caractérologique » in *La Caractérologie*, vol. XIV, p. 69-81.
4. Dorel, G., « Méthode caractérologique et analyse structurale », in *La Caractérologie*, vol. VII, p. 121-132.
5. Ferand, C., « Propos liminaire » in *La Caractérologie*, vol. XIV, p. 7-18.
6. Gaillat, R., *Clefs pour la caractérologie*, Éd. Seghers, 1973.
7. Granger, G.G., *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Aubier-Montaigne, 1967.
 — « Le Caractère comme structure d'information », in *La Caractérologie*, vol. II, p. 105-112.
8. Jerphagnon, L., *Le caractère de Pascal*, PUF, Paris, 1962.
9. Judet, G., « Les facteurs caractérologiques de la personnalité », in *La Caractérologie*, vol. I, no 3, p. 37-46.
10. Jung, C.G., *L'homme à la découverte de son âme*, Payot, 1975.
11. Le Gall, A., *Caractérologie des enfants et des adolescents*, PUF, 7^e éd., 1969.
 — « La Caractéro-personnologie ou structurer pour ouvrir » in *La Caractérologie*, vol. XIV, p. 119-140.
12. Le Senne, R., *Traité de Caractérologie*, PUF, 8^e édition, 1973.
 — *La destinée personnelle*, Flammarion, 1951.
13. Mesnard, P., *Le cas Diderot*, PUF, Paris, 1952.
 — « Un livre qui repose les questions » in *La Caractérologie*, vol. V, p. 130 et sq.
14. Millet, L., « Sur un nouveau questionnaire, basé sur celui de l'école de Groningue » in *La Caractérologie*, vol. VI, p. 169-191.
15. Mucchielli, R., *La Caractérologie à l'âge scientifique*, éd. du Griffon, Dunod, 1961.
 — « Contribution de la caractérologie à la psychopathologie infantile » in *La Caractérologie*, vol. I, no 4, p. 65-74.
16. Pariente, J. C., *Le langage et l'individuel*, A. Colin, 1973.
17. Sève, L., *Marxisme et théorie de la personnalité*, Éd. sociales, Paris, 1972.